Annie Le Brun

Ailleurs et autrement

ARCADES
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION
ARCADES

Extrait de la publication

ANNIE LE BRUN

AILLEURS ET AUTREMENT

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

À Radovan Ivsic

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Tout a commencé par l'étonnant cadeau que me fit Maurice Nadeau, un jour de l'année 2000. Bien que ne me connaissant pas, il me proposait tout simplement une page de *La Quinzaine littéraire,* pour y écrire ce que je voulais. J'hésitai un certain temps, peu convaincue d'avoir quelque chose à dire, qui plus est, de façon régulière. Et puis, j'acceptai, sans me poser plus de questions. Mais il me semble aujourd'hui que la raison en apparaît dans la lettre que j'adressais à Maurice Nadeau, quelques années après, en guise de réponse à l'enquête suscitée lors du quarantième anniversaire de *La Quinzaine littéraire* :

> *Ne croyant guère à la littérature, j'ai toujours eu un rapport ambigu à* La Quinzaine littéraire. *Il n'empêche que longtemps je l'ai lue régulièrement, lui reconnaissant d'être le seul journal à rendre compte de livres lisibles. Ce qui est déjà beaucoup.*
>
> *Je m'en suis désintéressée quand, autour des années soixante-dix-quatre-vingt, y ont participé certains restes du surréalisme dont je me tenais à distance. Je n'aime pas les recyclages.*
>
> *De toute façon, je suis d'une grande distraction pour ce qui ne me passionne pas et je pense aussi à une bienséance intellectuelle*

qui sévit parfois dans La Quinzaine littéraire. *Trop de beaux esprits.*

Mais, à l'opposé, il y a, cher Maurice, votre non-résignation qui, sans en avoir l'air, tient toute l'affaire. Une façon de défendre encore et toujours, entre le rire et le grave, une liberté qui vient de très loin. Et c'est le plus important.

Nul doute que cette liberté, continuant aujourd'hui encore à trouver silencieusement son chemin, aura compté pour beaucoup dans ma décision. En fait, la proposition de Maurice Nadeau assurait des conditions atmosphériques aussi rares que favorables pour qui était un tant soit peu tenté par une activité de guetteur. Ce qui m'était ainsi offert, c'était le luxe de me tenir *à distance*, pour non seulement repérer de nouvelles confluences mais plus encore pour voir naître les mouvances faisant et défaisant celles-ci. De sorte qu'en acceptant, même si j'avais intitulé un précédent recueil d'articles *À distance*, je n'hésitai pas à recourir une nouvelle fois à cette expression, pour annoncer combien ce que j'allais écrire risquait d'être d'abord déterminé par cet écart. À plus forte raison quand la périodicité et l'actualité impliquaient une tension particulière, voire des courts-circuits susceptibles de mettre en rapport et même éclairer ce qui n'aurait pu l'être sans de longs développements.

Et c'est pourquoi, d'un éclairage l'autre, il ne m'a pas paru inopportun de reprendre, en contrepoint de cette série de vingt « instantanés », la plupart des interventions[1] que j'ai été amenée à faire, approximativement

1. À l'exception d'un certain nombre concernant de près ou de loin le surréalisme et qui, à elles seules, feront l'objet d'un autre recueil.

Extrait de la publication

depuis le commencement de cette collaboration[1] à *La Quinzaine littéraire.*

Que ce contrepoint apporte de nouvelles preuves de mon indéfectible intérêt pour Sade, Jarry ou Roussel n'a rien d'une surprise. En revanche, la mise en parallèle de ces « instantanés » avec des réflexions qui ne suivent pas le fil du temps permet de mesurer à quel point la définitive inactualité de Jarry, Sade ou Roussel, comme de quelques autres, n'aura cessé de m'être d'un grand secours pour faire face à une réalité de plus en plus envahissante. Et, paradoxalement, autant pour combattre l'évidence inacceptable que pour discerner ce qui est aussi véhiculé d'inacceptable dans un nombre croissant de prises de position prétendument contestataires, subversives ou révoltées.

Sans doute, de la « subversion subventionnée » en matière culturelle à la tête de repris de justice avec barbe de trois jours désormais arborée par maints représentants du « nouvel esprit du capitalisme », il n'est pas très difficile de reconnaître la même fausse conscience. Ce qui l'est plus est de saisir la sorte de dévotion qui vient désormais contrefaire à peu près tout ce qui prétend encore à une pensée. Réflexes conditionnés et vieilles recettes font en effet l'objet de subtils recyclages servant à nourrir une religiosité nouvelle, particulièrement efficace pour brouiller les pistes, c'est-à-dire pour empêcher de voir comment enjeux et terrains de lutte sont en train de se déplacer.

1. Se serait-elle espacée, je me dois de préciser que celle-ci n'est pas terminée. Ayant compris que l'assiduité n'est pas mon fort, Maurice Nadeau m'a, une nouvelle fois, fait l'amitié de me laisser libre d'aller et venir.

Ainsi irais-je jusqu'à prétendre à la portée politique de ce qui est réputé n'en pas avoir. Dans la mesure même où tout ce qui est constitutif du domaine sensible est devenu en une vingtaine d'années la cible prioritaire de l'entreprise de domestication en voie d'achèvement. D'autant qu'au-delà de la frénésie événementielle qui détermine désormais pratiquement toutes les politiques culturelles, il y a l'actuelle offensive contre la psychanalyse confortée par des succès institutionnels et médiatiques qui devraient inquiéter beaucoup plus.

En réalité, ce n'est pas seulement Freud, la psychanalyse et l'inconscient qui en font les frais. Mais aussi tout ce qui en chacun peut être réfractaire au programme de formatage des êtres qui progresse chaque jour un peu plus. Force est même de constater qu'indépendamment des clivages politiques traditionnels, se constitue aujourd'hui un consternant consensus visant à la fabrication d'un homme nouveau, qui ressemble à s'y méprendre à « l'homme unidimensionnel », magistralement analysé par Herbert Marcuse dès 1964. La conséquence en est la neutralisation, si ce n'est l'éradication de ce qui, d'une façon ou d'une autre, pourrait en retarder l'avènement. Et, à cet égard, la trompeuse réactualisation d'une certaine radicalité, situationnisme compris, qui fait bon marché de l'inconscient, contribue au succès grandissant de tout ce qui est susceptible d'amener à cette simplification caricaturale de la personne humaine. Il est enfin remarquable que la mise au point de cet être fonctionnel, au bout du compte essentiellement déterminé par la technique, coïncide avec la récente promotion d'un hédonisme, érotisme solaire inclus, qui

Extrait de la publication

désormais s'affirme avec l'efficacité du dernier autobronzant intellectuel.

Je sais, l'increvable soleil de la médiocrité n'a pas fini de fasciner. Mais, s'il est un moyen d'y échapper, voire de le combattre, ne serait-ce pas de commencer à regarder *ailleurs et autrement* ?

Février 2011

Extrait de la publication

I

À DISTANCE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

De l'insignifiance en milieu vaginal[1]

Choisissant le titre de cette chronique, « À distance », je n'aurais pas imaginé commencer par prendre cette distance avec Catherine Millet pour qui j'ai depuis longtemps de la sympathie : son absence d'accointances avec la bêtise et la pudibonderie néoféministes y aura été pour beaucoup. Cependant, même si son récit autobiographique *La vie sexuelle de Catherine M.* est estimable de n'être apparemment pas mensonger, je m'en voudrais de taire combien j'ai été consternée d'y retrouver les caractéristiques majeures du monde *connexionniste* qui est déjà le nôtre mais dont la nouveauté profondément aliénante échappe à l'anachronisme des armes critiques encore en circulation. Preuve s'il en était besoin que Sade avait raison en avançant dès *Aline et Valcour* combien nos choix sexuels déterminent nos choix politiques.

À cet égard, la stupéfaction de la presse recourant pour rendre compte de ce livre aux pires vieilleries de l'arsenal psychologique, littéraire ou moral est aussi significative de son ignorance de l'histoire d'une longue

1. *La Quinzaine littéraire*, n° 807, 1-15 mai 2001.

tradition érotique que de sa cécité sur les implications intellectuelles, sensibles et évidemment sexuelles de ce que Luc Boltanski et Ève Chiapello ont analysé comme le « nouvel esprit du capitalisme ». Ainsi, que Michel Crépu baptise ce livre « sadien » (*Express*, n°2597) en dit long sur sa connaissance de Sade, que d'autres s'extasient que pour la première fois une femme expose sa sexualité révèle leur méconnaissance, avant bien d'autres, des écrits de Laure ou de Sylvia Bourdon. Et si la nouveauté est dans le projet de faire coïncider image sociale et vie sexuelle, il vaut de rappeler que depuis les années quatre-vingt-dix les auteurs du management combattent précisément la séparation entre vie privée et vie professionnelle, parce que ce genre de partage « va à l'encontre de la flexibilité et inhibe les compétences multiples qu'il faut mettre en œuvre pour apprendre à " vivre en réseau "[1] ». En ce sens, Catherine Millet rappelle assez souvent dans ce livre son rôle de directrice de la revue *Art Press* pour qu'en l'occurrence sa rencontre avec l'idéologie du management ne soit pas l'effet du hasard. Je soulignerai au passage combien son goût pour les « réseaux », que ce soient ceux de l'art ou de la baise, comme sa satisfaction à les relier, annonce ce qui est devenu la forme sociale dominante.

Quant à la placidité et la patience dont elle se flatte tant, comment ne pas y reconnaître la « flexibilité », la « légèreté », l'« adaptabilité », la « tolérance » qui, avec l'absence d'esprit critique en résultant, sont les vertus capitales de l'homme *connexionniste* n'ayant « d'autre

1. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme,* Gallimard, 1999, p. 132.

détermination que celles qui lui viennent de la situation et des connexions dans lesquelles il est pris et qui le définissent entièrement[1] » ? Ce qu'elle confirme d'ailleurs elle-même en rapportant le propos d'un ami qui souligne combien « [sa] tranquillité et [sa] maniabilité en toutes circonstances sont dignes d'éloges ».

Car, plus que toute jouissance, ce sont manifestement de tels éloges qu'attend celle-ci, prête à toutes les fantaisies pour être reconnue la meilleure. Peu importe la spécialité, quand il s'agit en fait d'être *performante*. Rien tant que ce mot clé de l'époque, à travers lequel la quantité triomphe chaque jour un peu plus de la qualité, n'explique l'absence de trouble et l'ennui qui décolorent la lecture de ce livre. De sorte que la liberté que tout le chic parisien prétend aujourd'hui nous y vendre est celle d'un monde réduit à un club échangiste, et défense d'en sortir.

Je sais, Catherine Millet dit avoir voulu écrire un équivalent féminin de *My Secret Life*. Malheureusement, le genre ne faisant rien à l'affaire, elle n'aurait pu imaginer plus lointain contre-exemple à la poésie nue d'un récit où, d'être emportés dans l'excès sexuel, êtres et choses accèdent à une nouvelle existence. Le plus triste est sans doute qu'elle n'est pas en état de voir la différence, ignorant manifestement le secret amoureux révélé par Hans Bellmer, à savoir qu'« une jambe n'est réelle que si on ne la prend pas fatalement pour une jambe ». Cela paraît si vrai qu'il n'est pas de fantasme évoqué par Catherine Millet qui ne se présente au mieux comme une version un peu plus hard de ce qu'elle dit vivre au quotidien.

1. *Ibid.*, p. 185.

Extrait de la publication

Si réaliste que se veuille ce texte, sa faillite est de ne jamais mener plus loin que la constatation préliminaire au *Surmâle* d'Alfred Jarry : « L'amour est un acte sans importance puisqu'on peut le faire indéfiniment. » Degré zéro du sexe, ce récit correspond en fait à la phase finale de l'écrasement de la perspective érotique que Jean-Jacques Pauvert voit apparaître entre 1985 et 2000 dans l'ultime volume de son *Anthologie historique des lectures érotiques*[1]. Prodigieuse aventure commencée il y a plus de vingt ans et dont les cinq volumes qui en sont résultés devraient être « mis entre toutes les mains dignes de ce nom ». Cela éviterait à quelques érotomanes de la dernière pluie de confondre la liberté avec un produit-tendance. Que *De l'infini à zéro* soit le titre des quelque sept cents pages qui tiennent lieu de conclusion à cette entreprise unique en son genre invite à réfléchir : qu'il s'agisse des livres ou des êtres, sommes-nous désormais condamnés à choisir entre l'insignifiance de la performance et la performance de l'insignifiance ?

ADDENDUM

Avec ce premier article, j'avais demandé à Maurice Nadeau de bien vouloir publier la lettre que je venais d'envoyer au président d'un futur « prix du marquis de Sade », dans le jury duquel on avait eu la malencontreuse idée de faire figurer mon nom, à mon insu. Il ne m'aurait pas semblé utile de reproduire cette lettre

1. Jean-Jacques Pauvert, *De l'infini au zéro*, Stock, 2001.

Extrait de la publication

que je croyais relever de l'anecdote, si, entre-temps, la première et heureuse gagnante de ce nouveau prix littéraire n'avait été Catherine Millet. Comme ceci expliquant cela, voici donc la lettre en question :

Paris, le 24 mars 2001

à Monsieur Lionel Aracil
Prix du marquis de Sade
Cavaillon

Petite misère culturelle,

Vous êtes bien mal renseigné : méprisant depuis toujours autant ceux qui reçoivent les prix que ceux qui les donnent, comment pourrais-je consentir à participer à la mômerie d'un prix marquis de Sade ?

« Bas les pattes devant Sade », avais-je écrit avec mes amis surréalistes devant les manigances d'un théâtreux en mal de scandale, à la fin des années soixante. Que pourrais-je dire d'autre avec Jean-Jacques Pauvert, qui s'associe à moi en l'occurrence, au ramassis d'écrivains et artistes que vous sollicitez, les Sollers, Bourgeade, Pingeot, Bramly…, pour peu qu'ils acceptent de patronner cette mascarade bien dans le goût de l'époque ? Sans doute les uns et les autres ne se sont-ils pas assez discrédités pour ne pas rater cette occasion d'en rajouter.

Quant à la famille de Sade qui bénirait cette entreprise, après avoir effacé de son arbre généalogique pendant plus d'un siècle le nom de Donatien Aldonze François, désormais elle semble mettre son point d'honneur à le revendiquer le plus bassement possible, depuis qu'elle a vendu le label « marquis de Sade » et s'en fait la pitoyable démarcheuse.

Reste le trophée, le fouet (dont l'esquisse accompagne votre lettre) destiné à être remis à l'heureux bénéficiaire de tant de misères accumulées, fût-il dessiné par le baga-

Extrait de la publication

giste de luxe Louis Vuitton, il ressemble à s'y méprendre au balai immonde dont Alfred Jarry avait jugé nécessaire d'affubler le roi Ubu.

Que voulez-vous, tout le design du monde ne réussira jamais à maquiller tant d'indignité.

Extrait de la publication

Composé et achevé d'imprimer
par CPI Firmin Didot,
à Mesnil-sur-l'Estrée le 12 avril 2011
Dépôt légal : avril 2011
Numéro d'imprimeur : 104533

ISBN 978-2-07-013349-9/Imprimé en France

182390

Extrait de la publication

Ailleurs et autrement Annie Le Brun

Cette édition électronique du livre
Ailleurs et autrement d'*Annie Le Brun*
a été réalisée le 09 mai 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070133499).
Code Sodis : N49051 - ISBN : 9782072442988.
Numéro d'édition : 182390.

Extrait de la publication